

Camon jubile

ROMAN - Ferdinando Camon est un des phares de la littérature italienne. Son truc ? Prendre à contre-pied la Raison et les Lumières et annoncer l'Apocalypse.

PAR CLAUDE ARNAUD

Comment définir Ferdinando Camon ? Ce paysan ultrasophisticé, sinueux comme les aspics d'un caducée, se manifeste toujours à contre-pied. Il ne délaisse la plaine du Pô que pour les marécages du Moi, et cache son rejet du progrès sous l'apologie de l'inconscient. Est-ce la bave de crapaud ou les « Écrits » de Lacan qui lui servent à interpréter le monde ?

Ici, Camon avance sous le masque d'un pigiste travaillant pour un quotidien imaginaire de Padoue, *La Raison*. La perte de ses clés – symbolique limpide – enflamme l'imagination sarcastique du chroniqueur. Il croit les avoir laissées chez Clodin, vieille maîtresse qui le harcèle comme une jeune épouse. Mais serait-ce chez les carabiniers, qui l'ont convoqué pour parler du meurtre qu'il vient de couvrir ? Ou chez

son beau-père, gâteux nostalgique de ses campagnes libyennes, que sa « papy-sitter » camerounaise tente de convertir au bouddhisme ?

La veille, il a dû brûler des montagnes de dollars pour que les fiançailles de sa fille et de Yü aient l'onction des ancêtres du jeune Chinois, réunis sous forme de photos sépia – prétextes à un banquet farcesque dont il aura été le dindon. Mais il se refuse à retourner chez ces restaurateurs suspects. Il fuirait presque cette Padanie « menacée » par les milliers d'Asiatiques et d'Africains que le père Dal Cin, infatigable timonier du brassage, va littéralement draguer en Deltaplane dans le tiers-monde – « *La Terre est à tous* » – afin que chaque Blanc ait à son chevet une infirmière « de couleur » – comme si le blanc n'en était pas une.

LE RETOUR IMMINENT DU DIABLE

Il n'y a que deux générations entre les paysans rusés de « Jamais vu Soleil ni Lune », l'opus précédent de Camon, et les enfants de ce courriériste retors, effaré de voir sa culture et ses gênes se dissoudre. Les premiers mimaient l'idiotie pour mieux sauver leur adhésion païenne au monde ; les seconds sont déjà les purs produits du métissage – cœur bouddhiste et portefeuille américain. Leur père veut croire les Italiens en voie de disparition – quand il ne flirte pas en pervers avec la xénophobie. Mais n'est-ce pas la dernière façon de choquer nos modernes saint Paul – on aura reconnu le tricoteur Benetton ?

Il y a du Céline dans ce petit Blanc sarcastique, qui se croit l'objet d'un complot mondial – même si son délire emprunte à la touche ironique d'un Satie plus qu'aux postillons de Bardamu. Fils dévoyé d'une Eglise qui a toujours accueilli les peuples de la terre, il est lui aussi contradictoire, jusqu'à l'aberration. Mari volage, il prône la fidélité aux ancêtres devant sa fille, qu'il soupçonne de vouloir devenir chinoise. Et s'il traque les mages faisant des trafics d'hosties, il sait aussi servir une marchandise avariée à ses lecteurs – la réalité ayant eu le temps de « tourner » entre l'écriture et la publication de ses papiers.

Camon jubile en prenant à contre-pied la Raison et les Lumières comme en montrant les phobies que l'étranger peut susciter au même titre que le sexe. Dissimulé derrière les braves gens du Pô dont il se veut le protecteur littéraire, cet analyste sauvage annonce le retour imminent du diable – comme s'il était dans ses petits papiers. En apparence, il pleure après l'Italietta démo-chrétienne – quand ce n'est pas la précédente. En vérité, il aime annoncer l'Apocalypse tout en marchant en crabe au bord du gouffre. Ses personnages n'ont-ils pas toujours été les marionnettes du destin, même quand il le rebaptisait « inconscient » ? « *L'homme s'agite, Dieu le mène* », disait déjà Bossuet, autre lossouyeur de l'humanité. ■

L'auteur

Mélange de bizarrerie et de fidélité – il va jusqu'à s'en-traver les chevilles pour se punir de ne pas amener son épouse à Paris –, Ferdinando Camon s'est fait connaître en France dès « *Figure éternelle* » et « *La vie humaine* ». Il a conduit des « *Conversations avec Primo Levi* » (Gallimard) qui firent date mais qui n'interdisent pas d'interroger l'ambiguïté de son dernier roman. De tous les moteurs de l'inconscient, le racisme n'est-il pas le plus tentant littérairement – car le seul encore tabou ?



« *La Terre est à tous* », de Ferdinando Camon, traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro (Gallimard, 122 pages, 85 F).